

Crise & Psychanalyse : Une alliance sans fin ?

« Adieu, fantômes ! Le monde n'a plus besoin de vous. Ni de moi. Le monde, qui baptise du nom de progrès sa tendance à une précision fatale, cherche à unir aux bienfaits de la vie les avantages de la mort. Une certaine confusion règne encore, mais encore un peu de temps et tout s'éclaircira; nous verrons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière. » Paul Valéry¹

« Plus notre monde se laisse connaître dans ses déterminants, moins il se laisse penser dans son devenir et sa finalité. Ce paradoxe ferait-il l'actualité du malaise ? » J. B. Pontalis²

- *« Que pensez-vous des recommandations de bonnes pratiques de l'ANESM concernant la psychanalyse dans la prise en charge de l'autisme ? »* : C'est la première question que me posa la personne mandatée pour effectuer l'évaluation du CMPP dont j'ai la charge. Le but de cette évaluation étant pour l'ARS d'avoir des critères pour redonner ou non un agrément aux structures médico-sociales.

- *« Je ne veux pas que mon enfant – autiste non-verbal – fréquente l'hôpital de jour qui a été préconisé par le psychiatre qui a fait le diagnostic. J'ai regardé sur Internet et j'ai vu que la chef de service pratiquait le « packing »... et puis je ne veux pas discuter avec les pédopsychiatres, vous êtes dans le blabla de la psychanalyse, je ne veux pas vous écouter...vous culpabilisez les mères »,* me disait une jeune femme qui venait avec son enfant (qui ne me semblait d'ailleurs pas vraiment autiste) pour demander une aide technique bien précise.

- *« Cher monsieur, tout le monde sait que Freud était un escroc, que l'écriture de ses cas cliniques étaient complètement trafiquée... et puis, quand même... il se passait de drôle de choses entre lui et sa belle-sœur... Vous devriez lire le livre de Michel Onfray, c'est un homme sérieux, qui travaille énormément, qui se documente... ».* Je n'ai pas demandé à ce convive d'un soir, qui venait d'apprendre la nature de ma profession avant de me faire part de ses opinions sur Freud, s'il avait déjà ouvert un livre de Freud, ou s'il connaissait l'intimité d'Onfray...

¹ « La crise de l'esprit. Lettre 1 » 1919

² « Permanence du malaise », Le temps de la réflexion N°4, Gallimard

Je pourrais, vous vous en doutez bien, continuer d'égrener ce genre de réflexions pendant un temps plus que certain, tant elles sont devenues aujourd'hui fréquentes. Je vous épargnerai les remarques désobligeantes dont font l'objet, par leurs pairs, des jeunes psychiatres et psychologues qui décident d'entamer une analyse.

Mais, tout ceci ne suffirait pas pour avancer que la psychanalyse est en butte à une crise d'un ordre nouveau. En soi, toutes ces réflexions ne sont pas si étonnantes, non plus que très nouvelles ; elles sont plutôt de l'ordre de ce qui peut être attendu. En revanche, elles ont pris une certaine ampleur depuis quelques années. Assez d'ampleur pour qu'on puisse bien voir qu'il y a une réelle crise de défiance – envers la psychanalyse et ceux qui l'exercent. C'est devenu une donnée significative, et, pour l'instant, durable. Ceci ne veut pas dire que les cabinets des analystes soient devenus désert, mais il est évident qu'ils sont quand même beaucoup moins remplis qu'il y a quelques années.

Il y aurait peut-être ici beaucoup à entendre, à dire et à questionner sur la responsabilité des analystes, de leurs associations et de leurs écoles sur le renforcement de plus en plus net de cette défiance réactionnelle. Le phénomène ne doit probablement pas son ampleur à la seule montée en puissance des laboratoires pharmaceutiques, qui ont prôné avec un vrai succès quasiment militaire, la destruction de toute nosographie psychopathologique et de toute étiologie psychogénétique. Même si l'universalisation, toujours en marche, du DSM constitue l'illustration la plus évidente de la poursuite de ce travail de destruction.

Mais, en même temps, comment et pourquoi la psychanalyse aurait-elle bien pu ne pas être maltraitée ? Comment aurait-elle pu ne pas l'être et même, et d'abord et avant tout, par ceux qui s'en réclament ? C'est comme ça depuis le début de l'existence de la psychanalyse et des premiers psychanalystes. L'histoire (subjective et objective) de la psychanalyse est une vraie « pharmacologie de l'analyse », au sens derridien (ou platonicien) du terme. Cette pharmacologie s'écrivant sous la forme d'une crise répétée de ce qu'on pourrait nommer de « politique de la psychanalyse », avec, ici comme ailleurs, les deux acceptations différentes que nous donnons habituellement au terme de « politique » : celle, commune, de la scène de jeu où se produisent les acteurs temporaires des pouvoirs législatifs et exécutifs d'un état, et celle, plus discrète mais plus définitive, qui désigne l'élaboration aussi délicate que conflictuelle d'une pensée de l'à venir et qui s'apparenterait à la quasi mythique « polis » d'Athènes.

La psychanalyse, ses concepts et sa pratique, sont sans doute, depuis toujours, proprement insupportables par ce qu'ils risquent de provoquer. Et, ce n'est évidemment pas sans raisons. Même si on veut sans cesse nous faire croire le contraire, elle provoque toujours – pour le moins – de farouches réticences qui peuvent devenir très violentes à l'instar de toutes réactions défensives face à un danger qui s'annonce d'ampleur et bien réel.

« La psychanalyse m'a aidée durant toutes ces années. Je pense savoir maintenant qu'on est bien souvent son propre ennemi. Et c'est vrai que c'est difficile de s'entendre. Oui ça m'a aidé... et pourtant vous avez assez peu parlé. La psychanalyse, c'est pas vraiment un dialogue comme on en a ailleurs, mais je crois que c'est aussi pour ça que ça m'a aidé...c'est différent ». C'est le constat que faisait une analysante au bout de quelques années d'analyse.

Le constat (en l'occurrence celui de la faillite d'une part de la conscience raisonnante et d'autre part celle du seul colloque intersubjectif) s'il est, après-coup, relativement facile à imaginer et ensuite à penser, ne l'est pas pour autant à vivre et à s'approprier dans le cours

de la cure. La psychanalyse - ce qu'elle découvre, ce qu'elle délie - déclenche la réfutation. Et cette réfutation, qui ne se réduit pas à ce qu'on nomme résistance et qui surgit dans le cours d'une analyse, a persisté depuis son invention, même si l'analyse a fait depuis un certain temps une entrée plus que remarquée dans notre culture occidentale, même si elle en fait aujourd'hui partie intégrante, même si elle en est aussi partie prenante – au risque bien réel de s'y faire absorber. L'image, presque d'Epinal, figurant un personnage sur un divan parlant à un autre assis dans un fauteuil, est tout à fait parlante pour la grande majorité de nos contemporains : L'image de l'analyse s'est vulgarisée, de même, les lapsus, les actes manqués et les jeux homophoniques, clairement perçus comme des manifestations de l'inconscient, sont entrés dans notre culture et même jusqu'à la plus consumériste qui soit puisqu'ils sont très présents dans la culture publicitaire.

On pourrait même aller jusqu'à dire qu'il y a eu une certaine acceptation quasi consensuelle de la découverte de l'inconscient, ou plutôt celle d'une certaine représentation de l'existence de l'inconscient (qui ne correspond d'ailleurs pas souvent à l'inconscient freudien).

En revanche, ce qu'implique comme corollaires cette découverte - comme par exemple, l'existence, la persistance et le rôle fondateur de la sexualité infantile, ou de la pulsion de mort - restent encore insupportables. Ces corollaires qui indiquent donc par exemple que l'inconscient n'est pas seulement une simple partie cachée de la conscience et qu'il est tributaire de la logique pulsionnelle sont toujours difficilement acceptables. Ces corollaires provoquent encore, et peut-être maintenant plus que jamais, un rejet plus ou moins violent, ou un refoulement très puissant. Refoulement tellement partagé qu'il constitua probablement une des raisons suffisantes (parmi d'autres) pour lesquelles, à un moment donné de notre histoire contemporaine, la psychanalyse et ses représentations pourront avoir partie liée avec l'idéologie intellectuelle montante et dominante. Celle qui va naître après la première guerre mondiale et se développer surtout au décours de la seconde. Cette idéologie intellectuelle dominante devenant celle que je résumerai de façon ultra concise sous l'appellation de freudo-marxisme. Une idéologie, en soi-même certainement aussi inévitable que le sont les idéaux, et qui est par définition toujours au service d'un maître ou d'un signifiant-maître.

Comme toujours, toute pensée nouvelle qui apparaît et qui bouscule l'idéologie existante, le terreau idéologique qui l'a pourtant fait naître en partie, et bien cette pensée nouvelle ne tarde pas à être capturée par cette idéologie qui va l'absorber plus ou moins violemment, et plus ou moins complètement. Cette idéologie s'est emparé de ce qui venait la questionner et qui n'a pas tardé à constituer un nouveau savoir montant, et donc, un certain nombre d'analystes ou de figures de l'analyse ne résistèrent pas à monter dans l'ascenseur qui venait de leur ouvrir ses portes. On connaît la suite, c'est-à-dire l'éclosion d'une certaine souveraineté, celle d'un nouveau savoir, qui assez rapidement n'aura rien à envier aux savoirs universitaires qu'il a tendu très vite à rejoindre. Culturellement, la psychanalyse (sa théorie comme sa pratique) devient un des insignes d'appartenance au monde prisé et précieux des intellectuels, et elle cherche rapidement sa place au sein des nouvelles sciences humaines, une place qui sera même durant quelque temps celle d'un leadership possible en venant directement concurrencer celle de la philosophie. La théorie, serait-elle indubitablement nécessaire, pousse parfois, dès lors que rien ne la freine, jusqu'à la théocratie, voire jusqu'à une véritable théologie par l'intermédiaire de la téléologie qu'elle s'invente ; cette théorie – sans doute mal nécessaire ? - pousse aussi au crime, réalisant parfois ce que Baudrillard définissait comme l'un des crimes parfaits possibles.

Sans refaire l'histoire de la psychanalyse, et particulièrement durant « les trente glorieuses », on voit l'effet au moins double de cette promotion de l'analyse. Celle d'activer à la dissémination de l'analyse, avec toutes les richesses et les trouvailles, mais aussi les risques que cela va permettre. Celle, en même temps, de la possibilité d'accès pour un plus grand nombre à une psychanalyse qui se démocratise dira-t'on, et qui essaime par ailleurs vers ce qui va devenir le champ des « sciences sociales ». A côtés de ces effets qu'on pourrait qualifier à priori de positifs au sens où ils produisent eux-mêmes une certaine et réelle ouverture de la pensée, il y aura inévitablement quelques revers négatifs aussi connus et qui conduiront à alimenter en partie les propos rapportés au début de mon exposé.

La souveraineté de la psychanalyse, en tant que nouvelle discipline de la pensée qu'elle pourrait être (ce qu'on appellera aussi le freudisme, et en France le lacano-freudisme), s'est alors constituée là où elle ne pouvait que le faire c'est-à-dire dans des cercles de pouvoir, démontrant s'il le fallait encore que l'une des aspirations fondamentales de l'homme social est d'asservir son prochain.

Ces deux aspects, négatifs et positifs, de la psychanalyse (exercés tous deux par la communauté fraternelle des analystes) se sont mis au travail, et il serait certainement difficile d'imaginer qu'il aurait pu en être autrement sauf à rester prisonnier d'un idéalisme naïf non moins dangereux.

Avec l'arrivée progressive de la troisième révolution industrielle, la souveraineté a (subrepticement d'abord et ouvertement ensuite) changé de forme et de lieu. Le développement exponentiel des sciences appliquées, et sa traduction dans l'univers des techniques, va conduire au progrès spectaculaire de la facilité d'accès aux objets de satisfaction pulsionnelle d'une part, et à l'autonomie individuelle et individualiste d'autre part (ce qui est après-tout le programme actuel de tous les états modernes qu'il soient démocratiques, totalitaires ou ultra-libéraux). Avec ce progrès, la souveraineté se déplace, elle ne réside plus dans les écritures textuelles comme c'était le cas depuis bien longtemps. Cette souveraineté jusqu'alors scripturaire, avec ce que ça laissait comme place soit à l'herméneutique soit à la maïeutique - cette souveraineté donc, perd de sa puissance et se déplace du savoir livresque à ce que je nommerai un savoir-faire technicien qui se déchiffre ou se numérise de plus en plus aisément. Un savoir-faire qui devient très rapidement à la fois l'objet et l'instrument d'un pouvoir technocratique, et qui est tout autant l'effet que la cause de la prise en compte de l'importance, sans précédents, de nos actuelles capacités techniques à transformer aussi bien le monde que les rapports que nous entretenons avec lui.

L'exploitation forcenée, et continuellement renforcée par une économie de marché ultra-capitaliste, de ces nouvelles capacités techniques en continuelle expansion, et porteuses d'un progrès tout à fait concret, ont amené en très peu de temps des changements multiples et multiformes dans nos relations au monde, et c'est peu de le dire ainsi.

L'ampleur de ces modifications (c'est à dire leur abondance, leur multiplicité, leur diversité et leur puissance) est devenue telle qu'elle vient questionner vivement, et même parfois très brutalement, notre rapport intra-mondain dans tout ce que nous vivons, voyons et faisons de façon très actuelle. Et quand je dis de façon très actuelle c'est à entendre aussi bien au sens de l'actualité temporelle et immédiate qui se déroule sans cesse, sans quasiment de respirations ou de repos, qu'au sens des actes qui surgissent les uns après les autres dans cette actualité.

Ces modifications de nos rapports intra-mondains se produisent les unes après les autres, mais aussi les unes en même temps que les autres, et, apparemment, comme si elles

n'étaient pas les fruits d'une quelconque pensée projective, ou décisive, mais plutôt comme si elles s'entraînaient et s'enchevêtraient les unes les autres quasi mécaniquement, hors de toute pensée réflexive. C'est un peu comme si la confusion (sourde ou claire, implicite ou explicite, selon la manière dont elle nous saisit, ou selon la manière dont nous nous laissons saisir par elle) ne régnait pas seulement au décours des modifications qui sont venues brouiller l'ordonnancement de nos rapports au monde, mais comme si cette même confusion était déjà là en amont comme caractérisant la distribution ou le déclenchement de ces modifications si diverses. Il est devenu quasiment impossible de dire aujourd'hui qui décide de quoi, chacun (qu'elle que soit sa place dans le monde) est occupé à réagir aux effets des dispositifs ou des impulsions qui ont été mis en place sans qu'on ne sache plus comment ni où, ni pourquoi. Le foisonnement, le flux continu des modifications, qui se matérialise par la circulation ininterrompue d'une énorme quantité d'informations en tous genres, est tel qu'il n'est plus possible d'identifier une quelconque instance décisionnaire qui pourrait revendiquer l'origine ou la maîtrise de ce qui se déroule. La déroute, plus que préoccupante, que subit actuellement, et depuis pas mal de temps, toute tentative (de quelque orientation politique viendrait-elle) d'ordonner, voire même de penser ou seulement d'imaginer, une quelconque direction dans le choix possible ou non d'une manière de vivre-ensemble montre à quel point la confusion comme l'impuissance règnent sans conteste.

En même temps - et c'est aussi cela qui détermine cet état de crise, cet état critique dans lequel nous sommes plongés - il y a ce foisonnement incessant qui invente, propose, active, à l'aide d'une appropriation secondairement réfléchie de ces modifications de nos habitus, de nouvelles stratégies, de nouvelles manières de vivre-ensemble aussi peu remarquables soient-elles, aussi peu organisées soient-elles, aussi éphémères soient-elles, aussi maladroites soient-elles (je fais allusion ici par exemple à ce qu'on peut identifier sous le terme très général d'économies contributives ou collaboratives, comme à tous ces mouvements volontaristes souvent aussi éphémères que spontanés qui résistent à l'emprise de toutes les organisations anciennes). Et, là aussi, ces propositions apparaissent comme désordonnées, impromptues, décalées jusqu'à ce qu'on les aperçoive assez pour qu'elles puissent prendre place dans nos manières d'être et de faire, ce qui est loin d'être acquis tant nos résistances au changement sont puissantes.

La crispation généralisée, la terrible rigidification qui affecte aujourd'hui notre monde dans un même temps et dans ce même lieu sans frontières qu'il devient, est une réelle et ample nouveauté ; et cela grâce ou à cause de nos moyens techniques qui nous permettent de vivre de façon de plus en plus immédiate et précise, cette « Schize » d'être à la fois seul et entre nous, dans la différence insurmontable de nos mondes référentiels respectifs qui s'étiolent, et la similitude partagée de notre monde actuel, qui s'étiolle lui aussi.

Si, par exemple, à notre différence d'occidentaux profondément inscrits depuis des lustres dans la propriété des territoires, les indiens d'Amérique du nord ne disent pas, comme nous, qu'ils héritent de la terre de leurs ancêtres, mais qu'ils empruntent la terre de leurs enfants, nous sommes pour autant bien conscients ensemble, eux et nous, que le monde que nous contemplons en même temps, qui attend nos enfants, est en cours de bouleversements notables et destructeurs, et qu'il ne leur sera pas aussi accueillant qu'il a pu l'être pour nous. Au-delà de tout ce qui nous sépare, eux et nous, depuis toujours, nous nous posons, ensemble et en même temps, la question angoissante de l'avenir de notre monde, et cette fois peut-être pas seulement parce que nous savons très bien que nous le quitterons pour toujours. Et j'ai bien conscience qu'en disant cela je dis quelque chose qui est à la fois vrai et

faux. Parce que c'est vrai et faux à la fois que nous nous posons cette même questions au sens où nous pouvons très facilement le savoir en même temps sans pour autant que nous réussissions encore à nous en parler... tout au moins pas encore, alors que la technique seule le permettrait. C'est ici une raison supplémentaire au malaise et à la confusion qui nous étreint jusqu'à parfois la crispation la plus douloureuse.

Alors, cette crispation généralisée, ce raidissement plus que violent qui se mesure chaque jour et qui nous affecte chaque jour par toutes les tensions extrêmes, brutales et ravageuses, qui parcourent notre monde proche comme notre monde plus lointain, est peut-être aussi l'expression de la réaction partagée (mais sans réel partage possible) d'un monde multiple qui voit bien que ses jours sont comptés, au sens où nos manières de faire, de voir et de penser envisagent, non sans mal ni sans peur, leur obsolescence future.

Une menace ou une annonce d'obsolescence qui ne semble pas avoir été si prévue, si anticipée que ça, sauf par quelques penseurs qui ne pouvaient être entendus puisque ce qu'ils avançaient n'étaient même pas encore perçus comme une menace. Prométhée, « le visionnaire », a payé de son éternité sa témérité et sa transgression de l'ordre ancien, il nous reste la position plus en retrait d'Épiméthée, celui qui pense « après-coup ».

La crise, notre crise, notre état de crise chronicisée, qui a beaucoup de déterminants et de conséquences économiques, financières et sociales, ne se limite pas, loin de là, à cette seule lecture socio-économico-financière. Notre rapport aux objets techniques, qui tient compte de la forte puissance qu'ils développent aujourd'hui, s'est tellement modifié, qu'il en devient un facteur plus qu'important dans ce qui ordonne, déclenche ou provoque une partie de ces modifications majeures qui sont intervenues dans nos rapports humains. Ce rapport aux (objets) techniques dont les fonctions orthopédiques, orthétiques et prothétiques ne cessent de croître et d'intervenir au plus intime comme au plus extime de notre vie... Ce rapport est en train de s'inverser au sens où nous sommes de moins en moins capables d'en avoir la maîtrise : nous sommes de plus en plus souvent dans une situation de relative soumission envers leur fonctionnement. Situation de soumission qui semble ouvrir la voie à d'autres soumissions tacitement acceptées les unes après les autres, et qui en rappellent d'autres de triste mémoire. Jusqu'où iront nous à devenir peu à peu nous-même les orthèses ou les prothèses d'une machinerie de plus en plus discrète et de plus en plus efficace ?

Alors, si la psychanalyse a eu, à un moment donné, un destin ou une fonction quasiment Prométhéenne, participant en cela à la révélation et à l'activation de la crise de la culture qui lui a permis elle-même en partie d'apparaître et de prendre place dans nos mythologies modernes... Si elle a bien participé à notre entrée dans le régime de crise dans lequel nous évoluons depuis maintenant pas mal de temps, nous en sommes désormais certainement arrivés à une phase beaucoup plus Épiméthéenne de l'analyse. A l'éclatante fulgurance de Prométhée fait suite et semble s'opposer la très discrète persévérance d'Épiméthée. La déconstruction de l'investissement transférentiel déclenché par la figure de Prométhée ne se fera probablement que dans l'après-coup de la reconnaissance du visage altéré d'Épiméthée, quittant le monde des dieux pour épouser la mortelle Pandore : Autrement dit, les mauvais traitements dont fait l'objet la psychanalyse sont peut-être aussi en partie l'expression d'une énamoration aussi puissante que déçue.

L'une, peut-être des impossibles et néanmoins répétitives crises de la psychanalyse, reste sans doute la difficile et délicate analyse du transfert qui est pourtant probablement l'un des nœuds opératoires les plus puissants et les plus déterminants de la cure. Peut-être avons-nous affaire aujourd'hui à la fois à la violence réactionnelle toujours et encore adressée à cette fonction prométhéenne et idéalisée de la psychanalyse qui va (de fait, et

heureusement) en s'étiolant, comme à celle vouée à la souveraineté perdue de la psychanalyse (elle aussi heureusement).

Alors, sans royaume et sans titre, c'est-à-dire étymologiquement « sans place attirée », reste l'adresse : celle d'un exil qui n'est peut-être pas la condition d'existence la plus mauvaise pour l'analyse comme pour l'analyste. Un exil (nécessaire) qui peut permettre que l'improbable ou l'incertaine et « intranquille » communauté des analystes puisse continuer d'exercer son métier, un par un, mais pas sans quelques autres.

Et comment la psychanalyse pourrait-elle ne pas être en exil puisque c'est aussi bien de là qu'elle opère ? A rompre ou à clore cet exil qui lui est aussi consubstantiel qu'indécidable, la psychanalyse peut disparaître pour laisser place à tout autre chose : une philosophie par exemple ; Une nouvelle philosophie de la renonciation, ou une nouvelle philosophie de la sagesse. Et que l'analyse soit en exil ne signifie pas qu'elle doive s'exiler ailleurs, à l'étranger, mais plutôt qu'elle ne peut pas avoir d'autre statut que celui-là, comme l'étrangère qui, serait-elle à demeure depuis son origine, n'en reste pas moins une étrangère. La situation de la psychanalyse est donc toujours, en elle-même, problématique, mortelle ou en risque d'expulsion comme une sans-papier, mais c'est peut-être bien cette situation problématique et sans assurance aucune, qui lui permet de problématiser dans une autre écriture ce qui pourrait bien ne même pas réussir à se faire jour par le biais d'une crise possible.

Alors, si la psychanalyse peut être en crise - ce qui pourrait donc ne pas surprendre puisque ce serait son Dasein -, il est étonnant en revanche que la question, que la formulation de la question à propos d'une possible crise de la psychanalyse soit souvent posée comme indifférenciée de celles d'une crise des associations et/ou des écoles de psychanalyse, ou de celle de la crise de la ou des théories de la psychanalyse, ou encore de celle de la ou des pratiques de la psychanalyse. Ces trois champs ou lieux de crises possibles et répétées, qui existent depuis les premiers psychanalystes initiés par Freud, ne recouvrent pas exactement, pas totalement, ce qui constitue peut-être un possible invariant. Un invariant, ou un trait qui permet d'apercevoir et de dire que là où il est juste et raisonnable de parler des psychanalyses au pluriel – au sens où il y en a plus d'une seule – que là donc, au-delà ou en-deça des différences multiples des psychanalystes, de leurs outils et/ou fantasmes théoriques, de leurs pratiques et de leurs formations, en cet endroit impossible (parce qu'il a sans doute trait au Réel), il y a « quelque chose » qui permet de dire qu' « il y a de la psychanalyse ». Ce « quelque chose », nécessaire et suffisant pour loger ce trait de la psychanalyse, ce trait ou cette inclination, ce « clinamen » ou ce cap, qui indique plus qu'il ne montre, et qui se présente aussi comme un « indécidable », ce quelque chose qu'il est peut-être possible d'identifier à ce que Lacan a proposé de nommer « désir de l'analyste » peut-il être en crise ? Où, à l'inverse, même si c'est aussi probablement la même chose, peut-il exister autrement qu'en crise ? Et cela sans fin, sans autre fin que d'analyser, que d'inachever d'analyser...

Marc Vincent 11/10/14